

OUTILS DE POSITIONNEMENT CLASSE DE CINQUIÈME



Compréhension de l'écrit - Texte littéraire

Texte support

Le narrateur est en voyage au Kenya. Il est à la recherche de Patricia, une petite fille de dix ans qui lui sert de guide. Patricia a apprivoisé un lion sauvage qu'elle appelle King.

- 1 Un rire enfantin, haut et clair, ravi, merveilleux, sonna comme un tintement de clochettes dans le silence de la brousse. Et le rire qui lui répondit était plus merveilleux encore. Car c'était bien un rire. Du moins, je ne trouve pas dans mon esprit, ni dans mes sens, un autre mot, une autre impression pour ce grondement sonore et débonnaire, cette rauque, puissante et animale joie.

Cela ne pouvait pas être vrai. Cela tout simplement ne pouvait pas *être*.

À présent, les deux rires — clochettes et rugissements — résonnaient ensemble. Quand ils cessèrent, j'entendis Patricia m'appeler.

- 10 Glissant et trébuchant, je gravis la pente, me raccrochai aux arbustes, écartai la haie d'épineux avec des mains lardées de ronces et sur lesquelles le sang perlait.

- 15 Au-delà du mur végétal, il y avait un ample espace d'herbes rases. Sur le seuil de cette savane, un seul arbre s'élevait. Il n'était pas très haut. Mais de son tronc noueux et trapu partaient, comme les rayons d'une roue, de longues, fortes et denses branches qui formaient un parasol géant. Dans son ombre, la tête tournée de mon côté, un lion était couché sur le flanc. Un lion dans toute la force terrible de l'espèce, et dans sa robe superbe. Le flot de la crinière se répandait sur le mufle allongé contre le sol.

- 20 Et entre les pattes de devant, énormes, qui jouaient à sortir et à rentrer leurs griffes, je vis Patricia. Son dos était serré contre le poitrail du grand fauve. Son cou se trouvait à portée de la gueule entrouverte. Une de ses mains fourrageait dans la monstrueuse toison.

— King le bien nommé. King, le Roi. Telle fut ma première pensée.



25 Cela montre combien, en cet instant, j'étais mal gardé par la raison et même par l'instinct.

Le lion releva la tête et gronda. Il m'avait vu. Une étrange torpeur amollissait mes réflexes. Mais sa queue balaya l'air immobile et vint claquer comme une lanière de fouet contre son flanc. Alors je cessai de trembler : la peur vulgaire, la peur misérable avait contracté chacun de mes muscles. J'aperçus enfin, et
30 dans le temps d'une seule clarté intérieure, toute la vérité : Patricia était folle et m'avait donné sa folie. Je ne sais quelle grâce la protégeait peut-être, mais pour moi...

Le lion gronda plus haut, sa queue claqua plus fort. Une voix dépourvue de vibrations, de timbre, de tonalité m'ordonna :

35 – Pas de mouvement... Pas de crainte... Attendez.

D'une main, Patricia tira violemment sur la crinière ; de l'autre, elle se mit à gratter le mufle du fauve entre les yeux. En même temps, elle lui disait en chantonnant un peu :

– Reste tranquille, King. Tu vas rester tranquille. C'est un nouvel ami. Un ami,
40 King, King. Un ami... un ami...

Elle parla d'abord en anglais, puis elle usa de dialectes africains. Mais le mot « King » revenait sans cesse.

La queue menaçante retomba lentement sur le sol. Le grondement mourut peu à peu. Le mufle s'aplatit de nouveau contre l'herbe et, de nouveau, la crinière, un
45 instant dressée, le recouvrit à moitié.

– Faites un pas, me dit la voix insonore.

J'obéis. Le lion demeurait immobile. Mais ses yeux, maintenant, ne me quittaient plus.

– Encore, dit la voix sans résonance.

50 J'avançai.



De commandement en commandement, de pas en pas, je voyais la distance diminuer d'une façon terrifiante entre le lion et ma propre chair dont il me semblait sentir le poids, le gout, le sang.

55 À quoi n'eus-je pas recours pour m'aider contre l'éclat jaune de ces yeux fixés sur moi ! Je me dis que les chiens les plus sauvages aiment et écoutent les enfants. Je me souvins d'un dompteur de Bohême qui était devenu mon camarade. Il mettait chaque soir sa tête entre les crocs d'un lion colossal. Et son frère, qui soignait les fauves du cirque, quand, en voyage, il avait trop froid la nuit, il allait dormir entre deux tigres. Et enfin, à portée de secours, veillait
60 Kihoro¹.

Mais j'avais beau m'entêter à ces images rassurantes, elles perdaient toute valeur et tout sens à mesure que la voix clandestine m'attirait, me tirait vers le grand fauve étendu. Il m'était impossible de lui désobéir. Cette voix, je le savais en toute certitude, était ma seule chance de vie, la seule force — et si précaire,
65 si hasardeuse — qui nous tenait, Patricia, le fauve et moi dans un équilibre enchanté.

Mais est-ce que cela pouvait durer ? Je venais de faire un pas de plus. À présent, si je tendais le bras, je touchais le lion.

Il ne gronda plus cette fois, mais sa gueule s'ouvrit comme un piège étincelant
70 et il se dressa à demi.

– King ! cria Patricia. Stop, King !

Il me semblait entendre une voix inconnue, tellement celle-ci était chargée de volonté, imprégnée d'assurance, certaine de son pouvoir. Dans le même instant, Patricia assena de toutes ses forces un coup sur le front de la bête
75 fauve.

Le lion tourna la tête vers la petite fille, battit des paupières et s'allongea tranquillement.

¹ Kihoro est un guerrier qui observe silencieusement la scène, de loin.



– Votre main, vite, me dit Patricia.

Je fis comme elle voulait. Ma paume se trouva posée sur le cou de King, juste au défaut de la crinière.

80

– Ne bougez plus, dit Patricia.

Elle caressa en silence le museau entre les deux yeux. Puis elle m'ordonna :

– Maintenant, frottez la nuque.

Je fis comme elle disait.

85

– Plus vite, plus fort, commanda Patricia.

Le lion tendit un peu le museau pour me flairer de près, bâilla, ferma les yeux. Patricia laissa retomber sa main. Je continuai à caresser rudement la peau fauve. King ne bougeait pas.

– C'est bien, vous êtes amis, dit Patricia gravement.

90

Mais aussitôt elle se mit à rire, et l'innocente malice que j'aimais tant la rendit à la gaieté de l'enfance.

– Vous avez eu une grande peur, pas vrai ? me demanda-t-elle.

– La peur est toujours là, dis-je.

Au son de ma voix, le grand lion ouvrit un œil jaune et le fixa sur moi.

95

– N'arrêtez pas de lui frotter le cou et continuez à parler, vite, me dit Patricia.

Je répétais :

– La peur est toujours là... toujours là... toujours là...

Le lion m'écouta un instant, bâilla, s'étira (je sentis sous ma main les muscles énormes et nouveaux onduler), croisa ses pattes de devant et demeura immobile.

100

– Bien, dit Patricia. Maintenant il vous connaît. L'odeur, la peau, la voix... tout. Maintenant on peut s'installer et causer.

Joseph Kessel, *Le Lion*, 1958.